

## LA CORRUPTION EN TOSCANE AU XVII<sup>e</sup> ET AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE : UN ESSAI D'INTERPRETATION

En dépit du regain d'intérêt qu'ont suscité dans notre pays, depuis quelques années, les études d'histoire politique, la corruption reste, au moins en ce qui concerne l'époque moderne, un domaine de recherche vers lequel les spécialistes français ne portent pas volontiers leurs regards<sup>1</sup>. Cette indifférence a sans doute de nombreuses raisons. L'une d'elles, peut être, réside dans la conviction remarquablement tenace selon laquelle l'administration française était, sous l'ancien Régime, supérieure à toute autre, de telle sorte que les études sur la corruption n'auraient, en pratique, guère d'objet<sup>1 2</sup>. Il est certain, en outre, que l'appréciation plutôt positive portée sur la monarchie par des travaux récents<sup>3</sup> n'incite pas à faire toute la lumière sur des aspects que l'on pourrait considérer, quoique de façon un peu réductrice, comme de nature à ternir l'image de l'Etat construit par les rois Bourbons. Certains historiens, toutefois, se sont intéressés, et depuis longtemps, à la question des rapports entre le pouvoir et l'argent. Mais leur préférence, au lieu d'aller à la corruption, s'est cristallisée sur la vénalité - toute officielle - des charges

publiques<sup>4</sup>, ainsi que sur les activités, rentables, mais plutôt licites, des financiers<sup>5</sup>. Les spécialistes de la criminalité, enfin, ont placé au centre de leur curiosité les délinquants de droit commun, qu'il s'agisse de voleurs de pommes, d'escrocs ou d'assassins<sup>6</sup> ; les malversations et autres abus commis par les serviteurs du roi n'ont guère, en revanche, retenu leur attention.

La persistance de ce désintérêt n'est pas, au demeurant, le propre de la France. Elle affecte aussi l'Italie où, ces dernières années, la recherche sur la corruption pendant la période moderne n'a pas réalisé de progrès significatifs<sup>7</sup>. Aussi n'est-il pas inutile de proposer à nouveau, dans l'espoir d'éveiller la curiosité des chercheurs, les quelques réflexions que, naguère, la rédaction d'un livre consacré à la corruption dans la Toscane des années 1650-1750 m'a amené à

---

<sup>1</sup> A noter toutefois la tenue, à Leyde en 1990, d'un séminaire international sur la corruption organisé dans le cadre d'une recherche collective portant, de façon plus générale, sur la genèse de l'Etat moderne. Les actes de cette rencontre n'ont pas été publiés.

<sup>2</sup> Ainsi R. Mousnier, dans ses très classiques Institutions de la France sous la Monarchie absolue. 1, Paris, 1974, parle des "excellentes institutions" de la France, "comparativement les plus efficaces d'Europe" (p. 573). Il évoque ailleurs (p. 558) les "bons esprits qui donnèrent sa supériorité relative au gouvernement et à l'administration française".

<sup>3</sup> Voir par ex. F. Bluche, L'ancien Régime. Paris, 1993.

---

<sup>4</sup> Sur laquelle le travail fondamental reste celui de R. Mousnier, La vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII. Paris, 1971.

<sup>5</sup> Sur lesquelles on se reportera, entre autres, aux thèses de D. Dessert, Argent, pouvoir et société au Grand Siècle. Paris, 1984 et F. Bayard, Le monde des financiers au XVII<sup>e</sup> siècle. Paris, 1988.

<sup>6</sup> Voir par ex. A. Farge, Le vol d'aliments à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle. Paris, 1974, N. Castan, Les criminels de Languedoc. Toulouse, 1980 et id., justice et répression en Languedoc à l'époque des Lumières. Paris, 1980.

<sup>7</sup> A noter, en revanche, la publication d'un ouvrage sur la période contemporaine : F. Cazzola, Della corruzione. Fisiologia e patologia di un sistema politico. Bologne, 1988. Voir aussi l'article de R. Mancini, "La corruzione. Usi e abusi di un termine storiografico", dans Ricerche storiche. 21, 1991, p. 3-33.

formuler<sup>8</sup>. Le modèle interprétatif sur lequel cette étude a débouché, est, me semble-t-il, susceptible d'être transposé, au moins à titre d'hypothèse de travail, dans d'autres contextes géographiques et, peut-être, temporels. Son originalité repose sur la prise en compte d'aspects que l'historiographie antérieure a, sans doute à tort, négligés.

Les spécialistes de l'époque moderne ont été trop enclins à considérer qu'au XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, les prescriptions relatives à la corruption étaient inexistantes ou, en tout cas, très mal comprises. Ce point de vue est, en réalité, discutable. Il fait trop bon marché des normes juridiques et religieuses en vertu desquelles la corruption s'est, contrairement à ce que l'on pense trop souvent, trouvée précocement condamnée. Il ne tient pas compte, en outre, du degré d'intériorisation de ces normes de la part des acteurs engagés, à un moment ou à un autre, dans des pratiques de corruption. Aussi mon souci a été de le dépasser, en proposant une interprétation de la corruption qui fasse une place aux systèmes normatifs et, surtout, à la façon dont les individus surmontaient la contradiction entre ces systèmes et leurs comportements.

La corruption est entendue ici dans un sens plutôt large, qui inclut des pratiques aussi diverses que l'extorsion, le trafic d'influence ou le détournement de fonds. Elle était assez répandue en Toscane, ainsi que l'attestent quatre affaires choisies, à titre d'exem-

pie, parmi un grand nombre d'autres dossiers.

La première de ces affaires porte le nom de "vide de l'Abondance". Elle se déclara en 1747, au moment où, à la suite des mauvaises récoltes, Florence se trouvait exposée à la disette. On découvrit alors que, depuis vingt ans, les responsables du service municipal des subsistances - L'"Abondance" - n'avaient cessé de détourner, avec la complicité de quelques uns de leurs subordonnés, les grains confiés à leur garde ainsi, d'ailleurs, que les deniers se trouvant dans la caisse. La destination donnée aux uns et aux autres ne fut jamais complètement élucidée, bien que la justice ait pu, après de patients efforts, établir qu'une partie d'entre eux avait été utilisée par l'un des coupables pour acquérir une villa à Fiesole, et par tel autre pour éponger ses dettes au fur et à mesure qu'il les contractait. Les principaux responsables, en revanche, ne restèrent nullement dans l'ombre : il s'agissait de quatre patriciens de Florence dont l'un pouvait se vanter d'appartenir à une famille ayant fourni à l'Eglise deux pontifes romains.

Patriciens également, mais de Siéne, étaient les responsables du "Monte pio" créé en 1570 dans cette ville afin de mettre les pauvres à l'abri des usuriers. Cet établissement fut, comme l'"Abondance" de Florence, méticuleusement mis à sac par son propre personnel. Certains employés, qui étaient chargés de tenir la caisse, firent main basse sur les deniers qu'elle contenait. D'autres, à qui il appartenait d'évaluer les gages avant d'accorder des prêts, se laissèrent acheter par des particuliers ne pouvant donner pour garantie que des objets sans valeur. D'autres, enfin, s'approprièrent indûment une partie des dépôts qui, faute d'avoir été retirés, devaient être mis en vente. De péculats en malversations, la situation se dégrada tellement qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le "Monte pio" n'était même plus solvable. Force, alors, était à l'un des conseillers du grand-duc de reconnaître que cette digne institution avait été "honteusement assassinée par les employés eux-mêmes".

<sup>8</sup> Voir : J.C. Waquet, De la corruption. Morale et pouvoir à Florence aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Paris, 1984. La réflexion engagée dans ce livre a été poursuivie dans id., Le grand-duché de Toscane sous les derniers Médicis. Essai sur le système des finances et la stabilité des institutions dans les anciens Etats italiens. Rome, 1990, p. 451 sq. Toutes les citations contenues dans le présent article sont tirées de ces deux ouvrages. Les développements qui suivent, reprennent, par ailleurs, la teneur d'une intervention présentée dans divers séminaires organisés à Paris, Leyde, Londres et Varsovie, au cours desquels cet ouvrage a été discuté.

Le provéditeur Gondi, dont la famille avait donné, en France, le cardinal de Retz, fournit lui aussi un exemple susceptible d'être médité. Ce personnage, qui joignait à l'illustration de sa naissance la considération résultant de ses charges de sénateur et de responsable - ou provéditeur - de l'Enregistrement, retirait de ces dernières fonctions non seulement des satisfactions morales, mais aussi des profits bien tangibles qui provenaient, en particulier, de pots-de-vin dont sa comptabilité privée conserve la trace. Tout le monde en effet, passait à la caisse du provéditeur, ses employés particulièrement dont la carrière progressait à coup de pièces d'argenterie et d'objets de luxe remis au moment décisif. Tel d'entre eux, par exemple, fit parvenir à Gondi "un plateau d'ébène avec son cadre d'argent, assez bien travaillé, avec dessus un encrier, un poudrier, un plumier, une clochette et une boîte pour le cachet et la cire-laque, le tout d'argent". Le provéditeur revendit aussitôt l'ensemble à un orfèvre : il en retira 261 livres florentines, soit, peu ou prou, le salaire annuel d'un maçon.

Le service des Ponts-et-Chaussées était, comme celui de l'Enregistrement, confié à un patricien de la capitale dont le nom était Filippo Maria Guadagni. La carrière de ce personnage s'acheva dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment où une enquête faisait apparaître les malversations dont il s'était rendu, depuis sa nomination en 1735, l'auteur ou le complice. Guadagni, observa-t-on alors, avait donné, sans grand fondement juridique, l'ordre de procéder à la démolition et à la successive reconstruction d'une partie des boutiques du célèbre Ponte Vecchio. Il avait ensuite toléré qu'à l'occasion de ces travaux, ses subordonnés et les entrepreneurs se lient entre eux par des ententes dont les propriétaires auraient fait les frais s'ils n'avaient, pour finir, vigoureusement protesté. Le provéditeur, en outre, était incapable d'expliquer où avaient fini plusieurs milliers d'arbres qui, plantés sur des alluvions de l'Amo, avaient depuis disparu sans laisser de traces. On découvrit, enfin, quantité d'autres abus dont lui-même, ses collaborateurs et ses amis avaient bénéficié.

Les pratiques qui viennent d'être décrites, étaient, faut-il le préciser, tout à fait illicites. Elles étaient condamnées par des règles de diverses natures, juridiques en particulier, dont le champ d'application embrassait aussi bien les extorsions que les détournements de fonds ou le versement de pots-de-vin. Il existait, en conséquence, une contradiction manifeste entre les normes, qui proscrivaient quantité de comportements réputés corrompus, et les usages qui, pour leur part, faisaient à ces mêmes comportements une place considérable. Force, dès lors, est de se demander pourquoi la corruption était, en dépit de son caractère illicite, aussi largement répandue.

Voici plusieurs décennies, le sociologue Robert Merton a appliqué les principes de l'analyse fonctionnelle à une forme de corruption assez éloignée, il est vrai, de celle dont il est question ici : les machines politiques américaines<sup>9</sup>. Les phénomènes qu'il décrit, sont, cela va de soi, très différents de ceux que les institutions médicales donnent à observer. La méthode qu'il suit, est, en revanche, d'une portée très générale. Elle peut aider l'historien de la Toscane à mieux comprendre les pratiques dont il s'efforce de dégager la signification.

A Florence, les pratiques de corruption produisaient essentiellement deux effets. Elles étaient à l'origine d'importants transferts de liquidités dont les institutions grand-ducales étaient les victimes et dont les bénéficiaires étaient des employés publics fréquemment issus de l'aristocratie de la capitale. De la corruption, ces personnages tiraient en outre un surcroît de pouvoir, soit qu'ils s'attribuent indûment le droit de disposer de fonds publics, soit qu'ils instaurent, en marge de la loi, un système parallèle fonctionnant à leur seul profit. Chacun, ainsi, s'efforçait de s'arroger sur le bureau qu'il dirigeait - ou sur la caisse qu'il administrait - une "supériorité pleine et entière", tout en perdant de vue, par la même occasion, la "dépendance normale et avantageuse dans laquelle, conformément aux lois

---

<sup>9</sup> R. Merton, Eléments de théorie et de méthode sociologique. Paris, 1965, p. 124 sq

et aux usages en vigueur, on s'était toujours fait une gloire de se trouver vis-à-vis de son altesse royale, et de ces principaux ministres"<sup>10 11 11</sup>.

La corruption remplissait, du même coup, une double fonction. Elle aidait des nobles dont les ressources étaient fréquemment limitées et dont l'endettement était, trop souvent, écrasant, à continuer de mener un train de vie ostentatoire en rapport avec leur position sociale<sup>11</sup> : ainsi en allait-il, par exemple, lorsque les deniers détournés, extorqués ou autrement touchés servaient à payer des domestiques, aménager des palais, acheter des objets rares, financer des dots ou compenser des pertes de jeu. La corruption, en outre, satisfait la demande de pouvoir émanant d'un patriciat que, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, l'affirmation définitive de la monarchie avait profondément frustré : l'ancienne noblesse républicaine retrouvait, grâce à elle, une partie de l'autorité qu'elle avait jadis exercée.

Toutes ces fonctions, cependant, étaient plutôt latentes : elles n'étaient pas, en tout cas, clairement perçues par les intéressés, au point qu'il est extrêmement difficile de recueillir dans les sources l'écho d'une analyse se rapprochant tant soit peu de celle qui vient d'être esquissée. Les Toscans, en réalité, voyaient les choses différemment. Ils se représentaient la corruption comme un ensemble d'erreurs individuelles et non comme un phénomène social. Ces défaillances étaient, estimaient-ils, le fait d'employés isolés : elles ne concernaient pas la noblesse considérée en tant que telle.

<sup>10</sup> Ces expressions sont du provéditeur Gondi. L'"altesse royale" est, évidemment, le grand-duc de Toscane, auquel des honneurs royaux étaient rendus depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>11</sup> Peut-être les caissiers des institutions toscanes investissaient-ils une partie des sommes qu'ils détournaient dans des affaires de commerce qui, à Florence, restaient pour l'essentiel sous le contrôle de la noblesse. Cette hypothèse est autant plus plausible que bon nombre de ces comptables sont connus pour avoir été, par ailleurs, des négociants. L'état de la documentation empêche, toutefois, de la vérifier.

Elles leur paraissaient, en outre, essentiellement morales. Elles n'exprimaient pas la revanche des patriciens florentins sur l'autorité du grand-duc, mais plutôt le triomphe de l'excès, de la passion et du vice sur le juste milieu, la raison et la vertu. Elles procédaient, reconnaissait-on enfin, de la corruption générale de la nature humaine.

Les lois civiles et religieuses contribuaient puissamment à faire triompher ce point de vue. Les premières dénonçaient les pratiques de corruption comme autant de délits individuels, explicables par de viles passions et justiciables de châtiments parfois extrêmes puisqu'on prévoyait, en cas de détournements de fonds, l'application de la peine de mort. Certains de ces textes dataient de l'Antiquité, et continuaient d'être appliqués en Toscane où, comme dans le reste de l'Italie, le droit romain était toujours en honneur auprès des magistrats. D'autres avaient été rédigés au temps de la République : tel, par exemple, était le statut municipal de 1415 dont les dispositions stipulaient que les comptables indéliçats seraient attachés à la queue d'un âne, traînés par toute la ville, brûlés pour moitié et pour moitié enterrés vifs. Les lois les plus récentes, enfin, étaient l'oeuvre des Médicis qui, à plusieurs reprises, avaient légiféré en matière de pots-de-vin et, surtout, de pécuniaire. A celui-ci, en particulier, le grand-duc Cosme III avait consacré en 1681 plusieurs articles de sa loi sur le vol, dans l'espoir de couper court, par des dispositions habilement combinées, aux difficultés suscitées jusque là par les avocats des caissiers poursuivis pour détournement.

Les prescriptions religieuses comptaient au nombre des péchés les agissements commis par les serviteurs infidèles du grand-duc. "Tu ne porteras pas atteinte au droit", disait le Deutéronome, "tu ne feras pas acception de personne et tu n'accepteras pas de présent, car le présent aveugle les yeux des sages et compromet la cause des justes"<sup>12</sup> \*. Isaïe, pour sa part, promettait malheur "à ceux qui, pour un pot-de-vin, acquittent le coupable, mais à l'homme droit retirent son

<sup>12</sup> Dt, 16,19.

droit"<sup>13</sup>. Aussi des châtiments célestes allaient compléter, au jour du jugement, les punitions infligées en ce monde à des criminels qui, étant aussi des pécheurs, constateraient alors à leur dépens qu'"un feu dévore la tente de l'homme véral"<sup>14</sup>.

Les lois de Dieu et celles du prince remplissaient, comme les pratiques qu'elles censuraient, deux fonctions. Elles créaient une atmosphère de culpabilisation qui contribuait à freiner le développement de la corruption dans les rangs de la bureaucratie grand-ducale. Les lois, en outre, aidaient les Toscans et, parmi eux, leur maître, à concevoir comme des défaillances individuelles des comportements qui, autrement, auraient pu être interprétés comme autant de signes d'une subversion généralisée. Leur rôle était de dédramatiser la corruption ou, si l'on préfère, de la rendre supportable pour un souverain qui, sinon, aurait eu les meilleurs raisons de voir en elle une sorte de "coup d'Etat permanent".

Telles étaient, succinctement présentées, les fonctions remplies par la corruption et, aussi, par les normes qui avaient pour objectif déclaré de favoriser l'élimination de celle-ci. Il reste à montrer, maintenant, comment les employés florentins réussissaient à assumer, jour après jour, la contradiction existant entre leurs pratiques et les principes qu'on leur avait inculqués. Cet examen peut-être conduit en considérant successivement deux acteurs : les auteurs de ces agissements, d'une part, et le souverain, de l'autre.

Mus par le souci bien compréhensible de sauver leur réputation, d'échapper à la justice et de ne pas finir en enfer, les employés s'efforçaient de se dissimuler derrière une façade d'intégrité conforme à ce que l'on attendait d'eux. Ils tentaient également de démontrer à leurs juges, à leurs confesseurs et à eux-mêmes que leurs actes étaient, en réalité, compatibles avec les normes les plus strictes et qu'ils n'avaient, de ce fait, nulle-

ment à rougir de leurs actions. Plusieurs stratagèmes étaient, à cette fin, quotidiennement utilisés.

Le mensonge, d'abord, était un instrument dont l'efficacité n'était plus à démontrer. Les chefs s'efforçaient de cacher ce qui se passait dans leurs bureaux, et y parvenaient d'autant mieux qu'ils faisaient observer une stricte loi du silence par leurs subordonnés qui, parfois, étaient aussi leurs domestiques. Chacun, en outre, falsifiait ce qui pouvait l'être, afin de reconstituer sur le papier une situation qui n'existait pas dans les faits. Tel trésorier, par exemple, ordonnait à l'un de ses subordonnés "de cacher les livres et d'en refaire d'autres, neufs, qui feraient apparaître une chose différente de celle qui était", et de se servir à cette fin "d'encres diverses, de plumes différentes" et "de couvertures usagées". Tel autre, caissier de la Douane de Pise, corrigeait par lui-même les écritures de son service : il s'y prit avec une telle adresse que les syndics chargés de revoir sa gestion mirent, ensuite, des mois à découvrir ses forfaits. Les faux en écriture, ainsi, conjuguèrent leurs effets avec ceux de la dissimulation pour assurer aux coupables une bienfaisante impunité. Ils leur permettaient, en outre, de sauvegarder leur réputation et de passer, aux yeux d'autrui, pour de sages providiteurs ou de scrupuleux comptables.

La casuistique était l'autre ressort sur lequel les Toscans s'appuyaient pour se défendre devant leurs juges et pour se blanchir à leurs propres yeux. Cette technique, dont les excès ont, comme chacun sait, suscité la critique de Pascal, servait aussi bien aux juristes qu'aux théologiens. Les magistrats et les hommes d'Eglise qui y avaient recours, fixaient leur attention sur telle action commise par un individu. Ils la mettaient en relation avec une loi, religieuse ou civile, puis, s'efforçant de qualifier la pratique incriminée avec la plus grande exactitude, ils se demandaient si elle constituait, ou non, l'un des comportements condamnés par les normes légales. Les conclusions auxquels ils parvenaient, prenaient la forme d'opinions dont le caractère était d'être à la fois nombreuses et contradictoires. Tel juriste estimait, par exemple, que tout comptable

---

<sup>13</sup> Is, 5,23.

<sup>14</sup> Jb, 15, 34.

trafiquant avec l'argent de sa caisse tombait sous le coup de la *lex julia* du pécuniaire et des reliquats ; tel autre, au contraire, déclarait licites des opérations de cette nature, et ne faisait d'autre obligation aux caissiers que de remplacer en temps voulu les derniers publics qu'ils avaient temporairement affectés à leurs affaires particulières.

Chacun, dès lors, pouvait se demander s'il était libre de choisir les solutions les plus latitudinaires, ou s'il devait, au contraire, s'en tenir au point de vue le plus rigoriste. La casuistique ne fournissait, à cet égard, aucune réponse. Le probabilisme, en revanche, donnait à ceux qui y adhéraient, les moyens de surmonter cette importante difficulté.

La doctrine morale du probabilisme posait que, face à une diversité d'opinions fondée sur un doute réel, il était licite d'adopter comme règle de conduite une opinion qui, sans être sûre, était au moins probable. Les opinions probables étaient, à leur tour, celles que fondait l'autorité d'un docteur grave et docte. Il en existait beaucoup, dont certaines penchaient du côté de la sévérité et d'autres, au contraire, de celui de l'indulgence. Rien n'empêchait les employés florentins de se convaincre que les secondes étaient, en définitive, les plus adaptées à leur cas.

La casuistique permettait ainsi, avec le secours du probabilisme, de continuer à souscrire à des principes de rigueur tout en acquérant, par ailleurs, la certitude que les actions commises par soi-même n'étaient point de celles que les lois divines et humaine condamnaient. La raison jetait ainsi, pour le plus grand avantage de chacun, une sorte de pont entre les exigences de la loi et les réalités de la vie.

La question de l'incompatibilité entre les pratiques et les normes se posait aussi au grand-duc. Celui-ci devait, en principe, faire appliquer par ses tribunaux les lois que lui-même et ses prédécesseurs avaient établies contre les prévaricateurs. Son action restait, toutefois, subordonnée à deux contraintes dont l'une incitait à la sévérité et l'autre, au contraire, à la modération.

Ses hautes fonctions faisaient, de l'avis des théologiens, peser une lourde responsabilité sur les épaules du prince. Le grand-Duc était, estimaient-ils, redevable devant Dieu des fautes que, par son mauvais gouvernement, il laisserait commettre à ses sujets. Aussi se devait-il de brandir avec énergie le glaive de la justice, afin d'être placé, au jour du jugement, parmi les élus.

La prudence politique, toutefois, pouvait également servir de guide au souverain. Elle l'incitait à tenir compte du fait qu'en Toscane, une condamnation afflictive rendait infâme non seulement le coupable, mais aussi toute la parenté de celui-ci. Cette considération, à son tour, était de nature à pousser le grand-duc à traiter avec mansuétude les employés poursuivis pour corruption, du moment que ceux-ci appartenaient, par ailleurs, aux premières familles de l'Etat.

Le maître de Florence se trouvait pris, ainsi, entre deux exigences contraires dont la première intéressait son salut dans l'autre monde et la seconde sa conversation dans celui-ci. Les derniers Médicis<sup>15</sup> donnèrent, en dépit de la pitié qui animait l'un d'entre eux, leur préférence à la deuxième. Ils continuèrent, certes, de traiter avec sévérité des prévaricateurs de basse extraction. Mais ils ne s'enhardirent pas à faire subir à des patriciens de Florence, quelque corrompus qu'ils fussent, toute la rigueur des lois. Ils surent, toutefois, présenter cette abdication comme l'effet de leur clémence et non comme celui de leur faiblesse.

La clémence en vint ainsi à occuper une place importante dans le système de la corruption, tel qu'il prévalait sous les règnes de Côme III et de Jean-Gaston. Elle permettait au grand-duc de transformer, par l'alchimie des mots, une manifestation d'impuissance politique en un vertueux, et même glorieux, pardon. Paraissait surmontée, du même coup, la contradiction existant entre les exigences de la religion et les contraintes que la conduite de l'Etat créait au souverain.

---

<sup>15</sup> Côme III (1670-1723) et Jean-Gaston (1723-1737).

La Toscane vit, en 1737, mourir le dernier des Médicis. Son nouveau maître, l'ancien duc de Lorraine François, se trouva comme ses prédécesseurs mis en présence d'affaires de corruption. Il traita, cependant, d'une façon qui rompait avec les usages du passé. Le grand-duc, en effet, déclara vouloir s'en tenir à la rigueur des lois. Ses principes étaient, plus généralement, en contradiction avec les mentalités et avec les usages qui, jusque là, avaient prévalu à Florence.

François de Lorraine affirmait que l'infamie, loin de résulter du châtement, procédait du crime lui-même. Il soutenait aussi que ce déshonneur ne concernait que le coupable, et ne retombait en aucune façon sur ses parents ni sur ses alliés. Il se sentit libre, en conséquence, de pratiquer une répression qui surprit désagréablement les patriciens de Florence, à commencer par les responsables du "vide de l'Abondance" dont les agissements furent, contre toute attente, sévèrement punis.

Ce revirement devait beaucoup à la personnalité du grand-duc, qui se méfiait des Florentins, se souciait constamment de ne pas être volé par ses "gens" et se signalait enfin par l'extrême rigueur de ses principes religieux. Les hommes, tels qu'il les voyait, étaient autant de pécheurs ayant besoin d'être doucement, mais fermement conduits. Le prince, pour sa part, devait à chacun non seulement la justice, mais aussi la punition. Celle-ci, enfin, était doublement salutaire : pour ceux qui la subissaient et pour le souverain qui, l'infligeant, déchargeait sa conscience et manifestait sa perfection. Tout, en un mot, persuadait au monarque de faire preuve de sévérité.

L'inflexion donnée par François de Lorraine à la lutte contre la corruption servit aussi la politique que, sur un plan plus général, ce souverain mit en oeuvre pour imposer son autorité dans ses nouveaux Etats. Elle lui donna, en effet, l'occasion de se faire craindre par des patriciens de Florence qui, souvent, lui étaient profondément hostiles. Elle facilita, par ailleurs, l'introduction d'un type de gestion administrative conforme aux conceptions du grand-duc, selon lequel les employés devaient être traités comme

des individus considérés indépendamment de leur famille, et non comme des notables indissociables de leur lignage.

Telles sont, présentées dans leurs grandes lignes, les conclusions auxquelles l'étude de la corruption en Toscane m'a conduit. L'interprétation qu'elles fondent, prend résolument en compte la contradiction qui éclatait entre l'univers des normes et la sphère des pratiques. Une grande place, en outre, y est faite aux discours qui permettaient, à la fois, d'occulter cette contradiction et de la rendre tolérable.

Le discours législatif, d'abord, permettait de dissimuler les implications politiques de la corruption tout en créant une nécessaire atmosphère de culpabilisation. Le mensonge, la casuistique et le probabilisme, ensuite, donnaient aux individus les moyens de persévérer dans leurs pratiques en les mettant fort opportunément à l'abri du déshonneur et hors de la portée des châtements. Le souverain, enfin, dissimulait sous une présentation toute rhétorique de sa clémence la vraie nature des compromis auxquels il était contraint de se prêter chaque fois qu'un noble était pris la main dans le sac.

La corruption, ainsi, se reproduisait sans grands heurts, au détriment d'institutions qui en subissaient le contrecoup sans que, pour autant, l'autorité monarchique se trouvât jamais contestée. Cette gestion conservatrice de la subversion requérait la collaboration de deux catégories professionnelles qui tiraient de leur maîtrise de l'art d'argumenter les moyens d'une indiscutable influence : les juristes et les théologiens. Elle était, plus généralement, indissociable d'une tendance à l'interprétation des lois dont la casuistique était à la fois l'instrument et le produit. Enfin le rôle dévolu à cette technique montre la part qui revenait, dans la dynamique de la corruption, à des méthodes de raisonnement permettant de concilier, au moins en apparence, des exigences politiques et sociales profondément contradictoires. Au désordre des pratiques succédait, grâce à elles, l'ordre du discours.

## H COMME HITLER

Les hypothèses développées ici sont fragiles. Elles ne peuvent échapper au sentiment justifié de total arbitraire que si l'on prend la peine de les référer à l'ensemble des recherches qui leur donne leur sens et qui s'efforce d'explorer le domaine de la genèse sociale des perceptions et des sentiments notamment en sociologisant les hypothèses de Freud et de Stekel sur les choix d'objet ayant pour support un nom. Pour Freud, on s'en souvient, les choix amoureux correspondent grossièrement à deux types de choix d'objet. Les hommes peuvent aimer les femmes qui leur rappellent physiquement ou psychologiquement leur mère ou des substituts (soeur, etc.) de celle-ci et les femmes, des hommes, qui ressemblent à leur père ou à un substitut de celui-ci. Il s'agit dans les deux cas de choix dits incestueux mais on peut aussi, c'est le cas des choix narcissiques, aimer des personnes qui nous ressemblent ou qui représentent l'idéal du moi. Willhem Stekel enrichit cette théorie en avançant que les deux types de choix d'objet peuvent avoir parfois pour support un nom. Une analyse statistique des choix matrimoniaux dans l'île grecque de Karthapos et dans le Nord de la France permet à la fois de vérifier et de sociologiser cette hypothèse<sup>1</sup>.

Au fondement de la possibilité d'un transfert affectif portant sur un nom il y a l'idée implicite qu'entre deux personnes qui portent le même nom il y a plus en commun que le nom ou pour le dire autrement que le nom vaut pour la personne. C'est la logique du pars pro toto. On ne désobéit pas à cette logique en disant que si le nom vaut pour la personne, une partie du nom doit valoir

pour le nom entier. Il suffit pour cela qu'il s'agisse d'une partie symboliquement importante de ce nom comme par exemple l'initiale. En défendant cette idée Freud radicalise l'hypothèse de Stekel. Il y est peut-être amené par la prise de conscience au cours de son auto-analyse de l'importance du F dans ses propres investissements affectifs : Fluss, Fleisch, Fliess, et Ferenczi. Mais on ne peut exclure totalement que la pensée substantialiste soit en même temps une pensée relationnelle, postulant implicitement que les différences de nature entre deux individus ont quelque chose à voir, même si c'est de façon infime, avec la distance qui sépare les initiales de leur nom dans l'alphabet. Il n'est en effet pas impossible que la conscience obscure de partager le sort, d'avoir un minimum de choses en commun, et donc d'appartenir, sous un certain rapport, à la même classe que les individus dont les noms commencent par une initiale proche alphabétiquement de celle de notre propre nom, puisse se développer tout naturellement chaque fois que nous sommes soumis à des pratiques (notamment scolaires) d'appel (ou de classement) qui empruntent l'ordre alphabétique.

Les juifs ont été confrontés à une politique d'extermination par la logique folle et substantialiste d'une pensée qui attribuait la même essence mauvaise à tous ceux qui relevaient d'une même appellation. Il était intéressant de voir si l'on pouvait trouver des traces de fétichisme du nom et/ou de la lettre chez le responsable de cette politique.

Les deux branches de la famille d'Hitler sont originaires du Waldviertel, une région située à environ cinquante miles au nord-ouest de Vienne. Alois, le père d'Hitler, était un enfant illégitime. Sa mère s'appelait Maria Anna Schickelgruber. Le nom de son père reste inconnu. Certains historiens prétendent qu'Alois était le fils d'une riche

---

<sup>1</sup> B. Vernier, La Genèse sociale des sentiments : aînés et cadets dans l'île grecque de Karthapos. E.H.E.S.S., 1991, 312 p. et Fétichisme du nom, échanges affectifs intra-familiaux et affinités électives, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 78, 1989, pp 2-17.



famille juive de Graz chez qui Maria Anna avait servi comme domestique. D'autres estiment plus probable que ce père était Johann Georg Hiedler, l'ouvrier meunier itinérant qui devait épouser Maria Anna quand Alois eut à peu près cinq ans.

Dès le mariage de sa mère, Alois, est confié au frère cadet de Johann Georg, Johann Nepomuk, qui possédait une ferme à Spital. C'est là qu'Alois passe son enfance. Maria Anna meurt en 1847. Trois ans plus tard Alois, qui a maintenant treize ans, quitte la maison de son oncle pour apprendre le métier de cordonnier à Vienne. Il s'engage par la suite dans le corps impérial des douanes et, en 1875, il est promu inspecteur des douanes dans la ville de Branau.

L'année suivante, Johann Nepomuk fit modifier le registre des baptêmes de la paroisse où était enregistré Alois. Les témoins qui l'accompagnaient certifiaient que Johann Georg avait, avant de mourir, reconnu Alois comme étant son fils. Cette légitimation tardive qui n'est pas sans rapport avec la brillante réussite sociale d'Alois (aucun membre de la famille n'était "monté" si haut) s'explique aussi par le fait que Johann Nepomuk n'avait pas de fils pour perpétuer son nom. Sans qu'on en connaisse la raison exacte, le nom des Hiedler fut transformé en Hitler sur le registre des naissances. John Toland<sup>2</sup> suggère qu'il s'agit d'une "astucieuse ruse paysanne, destinée à brouiller les pistes".

En 1864, Alois se marie avec Anna Glasl-Hôrer, la fille adoptive d'un inspecteur des douanes. Le couple n'eut pas d'enfant. Lassée, dit-on, par l'infidélité d'Alois, Anna obtient, en 1880, une séparation légale. Déjà malade au moment de son mariage, elle meurt en 1884. Entre temps, Alois a eu un fils illégitime, Alois junior (1882) avec Franziska Matzelberger qui était fille de cuisine dans l'auberge de Branau où il était installé avec Anna. Un mois après la mort de sa femme, Alois se remarie avec Franziska. Trois mois plus tard naît Angela. Franziska, qui est atteinte d'une maladie pulmonaire, comme déjà Anna auparavant,

est obligée de se retirer dans un village de la campagne proche.

Alois fait alors appel à sa nièce Klara Poelzl, qui est la petite-fille de son père adoptif Johann Nepomuk Hiedler. Elle s'occupe des enfants, visite et soigne Franziska, et devient la maîtresse d'Alois. Quelques mois après la mort de sa deuxième femme, Alois épouse Klara, avec une dispense de l'église. Pour la deuxième fois consécutive, Alois épouse une femme qui est de plus de vingt ans plus jeune que lui. On peut y voir des meilleurs signes de sa réussite sociale. De ce dernier mariage vont naître six enfants. Seuls Adolf et sa soeur Paula vont survivre. Klara a déjà perdu trois enfants à la naissance d'Adolf. Voilà qui ne peut que surdéterminer la relation qu'elle entretiendra avec un fils qui, par ailleurs, comme on peut le constater sur les photographies, lui ressemble énormément. De fait, elle semble l'avoir beaucoup aimé. Hitler lui-même se décrit comme un "petit garçon à sa maman". John Toland<sup>3</sup> remarque qu'elle lui offre un piano à queue pour ses dix-sept ans. "Aucune dépense n'était trop importante pour un tel fils". On a peut-être là l'une des raisons pour laquelle Alois junior répétant en cela l'histoire de son père qui portait le même prénom que lui, quitte à quatorze ans sa maison pour ne plus y remettre les pieds avant la mort de son père. Il est vrai que certains historiens insistent sur le caractère autoritaire d'un père qui semble avoir assez souvent battu ses enfants et plus particulièrement Alois qui portait son nom. Selon ce dernier, Klara "prenait toujours parti pour lui (Adolf). Il avait les idées les plus folles et on le laissait faire"<sup>4</sup>. A partir de l'âge de sept ans, Adolf est le seul garçon de la famille. Quand sa mère meurt, il a dix-huit ans. Selon divers témoignages, il est bouleversé. Il fait le portrait de sa mère morte : "Dans toute ma carrière (déclare le Dr. Bloch qui soigne Klara) (...) je n'ai jamais vu personne aussi accablé de chagrin qu'Adolf Hitler"<sup>5</sup>. Sa mère est morte à la fin du mois de décem-

<sup>3</sup> John Toland, p. 21.

<sup>4</sup> Idem, p. 9.

<sup>5</sup> Idem, p. 26.

<sup>2</sup> John Toland, Hitler. R. Laffont, 1983.

bre et certains font observer qu'Hitler est profondément déprimé, chaque année, au moment des fêtes de Noël. Selon son ami Kubizek, Adolf portait un médaillon avec le portrait de sa mère, quand ils logeaient ensemble à Vienne.

Hitler semble avoir été également très attaché à sa demi-soeur Angela. Il en était en tous cas beaucoup plus proche que de sa propre soeur Paula. On dit d'Angela qu'elle était particulièrement jolie et enjouée et qu'elle mettait beaucoup de gaieté et de vie dans la famille. Angela avait six ans de plus qu'Adolf. C'est elle qui, à Hafeld, le conduisait à pied à l'école primaire, distante de plusieurs kilomètres. Elle est la seule parente avec laquelle Adolf gardera des relations amicales. Quand, toujours célibataire, il acquiert sa propre maison de Berchtesgarden, c'est à Angela, dont le mari est mort entre-temps, qu'il fait appel : "Je téléphonai aussitôt la nouvelle à ma soeur à Vienne, pour la prier de bien vouloir jouer le rôle de maîtresse de maison". Il semble bien que cette amitié ait été réciproque. Après le départ d'Alois junior, Adolf était le seul frère d'Angela. La lettre qu'elle envoie à Alois après avoir vu Adolf, dans la prison où il avait été enfermé suite à la tentative de prise de pouvoir de 1923, montre en tous cas à quel point elle avait foi en son frère.

*"De ma vie je n'oublierai ces moments. (...) Je me suis entretenue avec lui durant une demi-heure. Son esprit et son âme avaient recouvré leur ardeur. Physiquement, il va tout à fait bien. Son bras le gêne encore, mais les médecins le croient presque guéri. Combien touchants, les témoignages de fidélité qu'il reçoit ces jours-ci ! (...) Ce qu'il a accompli est aussi solide que le roc. Le but et la victoire ne sont qu'une question de temps. Dieu fasse que cela ne tarde pas"*<sup>6</sup>.

Quand Adolf lui demande de venir à Berchtesgarden, elle vient aussitôt avec ses deux filles, Friedl et Angela-Marie dite Geli. Il semble même que la relation d'Angela et d'Adolf ait été marquée par un certain exclusivisme. Angela détestait Eva Braun et refusait de lui donner la main

quand elle venait à l'Oberselzberg, et Adolf n'avait jamais pu supporter son beau-frère Léo Raubal, en partie il est vrai parce que ce dernier avait essayé, dit-on, de décourager sa vocation artistique.

Angela quitte son frère en 1936 pour se marier, en secondes noces, avec le professeur Hamitsch. Eva Braun avait réussi peu à peu à l'évincer. Mais on aurait probablement tort d'interpréter l'éloignement d'Angela comme un signe d'indifférence. Hitler, on s'en souvient, avait une passion pour l'architecture. Il avait même voulu en faire, un moment, sa profession. Aussi n'est-il pas inintéressant de noter qu'Hamitsch était professeur d'architecture. Comme si Angela avait cherché quelque chose de son frère dans un autre homme. Hitler, lui, ressentit, dit-on, le départ de sa soeur comme un abandon. Il n'assista pas au mariage et n'envoya pas de cadeau.

Selon les historiens, la plus grande amitié que connut Adolf Hitler fut celle qu'il éprouva à seize ans pour un garçon de son âge, Auguste Kubizek. Un même amour de l'opéra les avait rapprochés. Ils devinrent inséparables. Tous deux cherchaient à s'émanciper d'une famille qui s'opposait à leur vocation artistique. Adolf fut le premier à gagner Vienne où il voulait faire les Beaux-Arts. Très rapidement il parvint à convaincre son ami de venir l'y rejoindre. C'est à Auguste que Klara confiera son fils sur son lit de mort: "Quand je n'y serai plus, continuez d'être un bon ami pour mon fils. Il n'a que vous"<sup>7</sup>. Adolf échoue à se faire admettre aux Beaux-Arts tandis que son ami est accepté à l'Académie de musique. Humilié, Adolf rompt avec Auguste comme il rompt d'ailleurs avec toute sa famille. Mais quand, en 1938, le Führer envahit l'Autriche, il reçoit avec chaleur son ancien ami à Linz. Auguste a alors trois garçons, Adolf s'engage spontanément à prendre en charge leur éducation. En 1938, puis en 1939, Hitler invitera son ami à assister avec lui au festival Wagner de Bayreuth et lui commandera même une biographie. Il suffit d'écouter Auguste Kubizek parler de leur

<sup>6</sup> Idem, p. 178.

<sup>7</sup> Auguste Kubizek, Hitler mon ami d'enfance. Gallimard, 1954, p. 26.

relation pour comprendre l'intensité et l'exclusivisme de l'amitié qui liait les deux adolescents.

Dans son livre "Hitler mon ami d'enfance"<sup>8</sup>, Kubizek insiste sur sa propre nature calme, contemplative et passive qu'il oppose au caractère véhément, passionné et colérique d'Hitler. Leur amitié reposait sur sa capacité d'écoute et d'approbation. Hitler l'accapait totalement. Il l'obligeait à lui consacrer tous ses moments de liberté. "Il exigeait tout de moi, mais était prêt à tout pour moi. D'ailleurs, je n'avais ni la possibilité ni le désir de connaître d'autres camarades (...). Seule, une jeune fille dont nous aurions été tous deux amoureux aurait pu nous séparer". Hitler ne tolérait aucun flirt de sa part et ne supportait même pas de le savoir avec d'autres: "Son exclusivisme m'interdisait toute autre relation que lui". Un jour il "eut une idée merveilleuse qui m'enchantait littéralement : nous nous habillerions tous deux de la même façon, ainsi (...) les gens nous prendraient pour deux frères". Quand Adolf s'en va, Auguste comprend tout ce qu'il représentait pour lui. "Les autres jeunes gens ne m'intéressaient pas". Lors de l'escalade d'une montagne, ils sont pris par l'orage et s'abritent dans une petite hutte pour la nuit. Hitler, qui s'est déshabillé, grelotte. Il "me faisait peine à voir dans ses sous-vêtements mouillés, claquant des dents". Auguste a peur que son ami attrape une pneumonie et l'entoure de ses soins. Il l'incite à s'enrouler dans une pièce de tissu. Adolf "s'allongea nu sur le drap, j'en rabattis les coins et l'y enveloppai étroitement. Ensuite, je cherchai un deuxième drap et l'en recouvris. Puis j'étendis dans la hutte, après les avoir essorés, ses vêtements et les miens, et me couchai, moi aussi, sous un drap, pour ne pas geler, je recouvris encore Adolf d'un tas de foin et fis de même"<sup>9</sup>. On le voit, Kubizek se donne spontanément les qualités socialement considérées comme les plus féminines (patience, passivité, tendresse...), tandis qu'il attribue à Hitler les caractéristiques les plus masculines (volontaire, colérique...).

<sup>8</sup> Idem, pp. 234 à 236.

<sup>9</sup> Idem, pp. 234-236.

De plus larges emprunts au livre de Kubizek auraient mieux montré à quel point leur relation tenait de l'amitié amoureuse.

Prêtons maintenant attention au nom d'Auguste Kubizek. Hitler refusa toujours d'utiliser le prénom complet de son ami pour lui substituer celui de "Gustl". C'est sous ce nom que le connaissait la famille d'Hitler et c'est aussi ce nom qu'utilisa Klara sur son lit de mort quand elle lui confia Adolf. On pourrait risquer l'hypothèse selon laquelle les deux K bien marqués qui commencent et finissent le nom de Kubizek évoquent le K du prénom de Klara, la mère d'Adolf. Auguste n'avait-il pas, comme on vient de le voir, une tendresse toute féminine et même quasi maternelle pour son ami ? La sonorité du nom de famille d'Auguste a-t-elle pu ajouter à celui-ci un charme supplémentaire aux oreilles de qui cherchait, semble-t-il, l'équivalent d'une présence féminine ? Ce n'est pas impossible.

Reste une piste plus sérieuse suggérée par Auguste lui-même : la transformation de son prénom en "Gustl", diminutif de Gustave, avec l'accent mis sur la lettre "G", qui, commune aux deux prénoms, facilite le message de l'un à l'autre :

*"Dans les cartes qu'il m'adressait, Adolf m'appelait inconsciemment Auguste Gustave qui était le nom de son frère mort ; j'ignore si c'était pour faire plaisir à sa mère qui m'accueillait comme un fils ou simplement pour employer la forme complète du diminutif "Gustl"<sup>10</sup>.*

Cette nostalgie pour un frère qu'il aurait pu avoir et qu'il n'a pas eu, c'est celle-là même qui s'exprime dans "l'idée lumineuse" évoquée par Auguste : "Nous nous habillerions tous les deux de la même façon, m'expliqua-t-il, ainsi les gens nous prendraient pour deux frères" ? On voit en tous cas que l'hypothèse selon laquelle les choix d'objets incestueux peuvent avoir pour support des parties de prénom s'ajuste ici avec la psychologie même d'Hitler qui associe deux personnes ayant une partie de leur prénom en commun, mais on pourrait peut-être enrichir l'hypothèse d'Auguste en suggérant

<sup>10</sup> Idem.

que le G, qui semble si important aux yeux d'Hitler, au point qu'il refusa toujours d'utiliser le nom réel de son ami, et qui est commun aux prénoms Auguste et Gustave renvoie également au G qui est au centre du prénom d'Angela, la soeur préférée d'Adolf. On comprendrait mieux ainsi une partie du charme exercé par Auguste sur son ami. Du fait de son prénom, de son nom et de ses caractéristiques psychologiques, Auguste tenait peut-être lieu pour Hitler à la fois de mère, de frère et de soeur.

#### DE GUSTL A GELI

Cette hypothèse paraît moins saugrenue si l'on se rappelle que la seule vraie passion d'Hitler fut celle qu'il éprouva pour sa nièce Angela-Maria. Quand la demi-soeur d'Hitler, Angela, s'installe chez lui pour y jouer le rôle de maîtresse de maison, elle amène avec elle, on s'en souvient, ses deux filles, Angela-Maria, dite Geli, qui avait dix-sept ans, et Friedl. Adolf Hitler tomba aussitôt amoureux d'Angela. Geli était la fille de sa soeur préférée, elle était brune comme elle, et lui ressemblait. De plus, elle portait le même prénom<sup>11</sup>. Ils avaient vingt ans de différence. C'était à peu près la différence d'âge qui avait existé entre Alois et Klara. Dans les deux cas, il s'agissait d'une proche parente. Comme si Hitler répétait l'histoire de son père. Tout indique qu'Angela laissa son frère, qui était devenu un personnage important, s'enticher de Geli. Elle ne fit rien en tous cas pour les séparer. Et quand Hitler s'installe à Munich, elle autorise sa fille à venir habiter chez lui. Hitler et Geli ne se quitteront pas pendant six années. Elle l'avait "ensorcelé"<sup>11 12</sup> et il l'emmenait avec lui aussi souvent que possible. Lui qui "se promenait à son côté avec un air benêt, comme un adolescent amou-

reux"<sup>13</sup>, décrivit cette période "comme la plus heureuse de sa vie"<sup>14</sup>. S'il idolâtrait sa nièce, il se comportait avec elle comme un soupirant atteint d'une passion exclusive et d'une jalousie morbide<sup>15</sup>. Sous prétexte de la protéger et de l'empêcher de tomber "entre les mains d'un aventurier ou d'un escroc indigne d'elle"<sup>16</sup>, il l'empêche souvent de sortir ou, au besoin, la faisait accompagner le soir par deux gardes qui avaient pour mission de veiller sur elle et de la ramener pour onze heures. Il entra dans une grande fureur quand il apprit que sa nièce s'était secrètement fiancée avec son chauffeur Maurice et ôta à ce dernier sa fonction. Il obligea également Geli à rompre avec un peintre autrichien. John Toland note<sup>17</sup> : "En quelque manière, Geli était devenue une prisonnière. Hitler lui donnait tout ce qu'elle désirait, sauf la liberté". Si les observateurs excluent généralement l'existence de relations sexuelles, ils sont en tous cas d'accord pour dire qu'Hitler était amoureux. Le Führer aurait lui-même déclaré : "J'aime Geli et je pourrais l'épouser"<sup>18</sup>

Quand en 1931 Geli se suicide, Hitler est frappé "plus durement que (par) n'importe quel autre épisode de sa vie"<sup>19</sup>. Il est à ce point inconsolable que ses amis craignent qu'il ne se suicide à son tour. Selon Joachim Fest, Hitler avait les larmes aux yeux quant il parlait d'elle et "fit de son souvenir un culte outrancier"<sup>20</sup>. La chambre de Geli resta telle qu'elle l'avait laissée. On érigea un buste de Geli devant lequel, chaque année, "Hitler vint s'enfermer le jour de l'anniversaire de sa mort pour une méditation de plusieurs heures". Ces réactions, qui ont un caractère "excessif et idolâtre", montrent

<sup>13</sup> Idem.

<sup>14</sup> A. Bullock, Adolf Hitler. Marabout, 1980, p. 287.

<sup>15</sup> Idem.

<sup>16</sup> John Toland, p. 243.

<sup>17</sup> Idem, p. 244.

<sup>18</sup> Idem, p. 243.

<sup>19</sup> John Bullock, p. 387.

<sup>20</sup> Joachim Fest. Hitler. Gallimard. 1973.

<sup>11</sup> Elisabeth Roudinesco (Histoire de la psychanalyse en France. 1982, tome I, p. 99) confond Geli et sa mère Angela : "Quant au peintre, avant de devenir célèbre, il sera l'amant d'une de ses demi-soeurs". Cette erreur n'a pas été rectifiée dans l'édition de 1986.

<sup>12</sup> John Toland, p. 228.

bien qu'il faut chercher dans cet incident l'un des événements clés de sa vie personnelle, qui ont beaucoup contribué à déterminer ses rapports déjà compliqués avec l'autre sexe". On sait, ajoute Fest, que depuis la mort de sa mère, les femmes ne jouaient dans la vie d'Hitler "qu'un rôle accessoire et épisodique", il vivait dans un monde d'hommes : "il passe pour misogynne". Selon Fest, Geli Raubel semble dénouer les complexes d'Hitler et "parmi les nombreuses femmes qui avaient croisé sa route (...), aucune n'a sûrement eu l'importance de Geli Raubel. Aussi curieux que cela puisse paraître, elle fut son unique grand amour, un amour plein de sentiments, d'interdits, d'allusions à Tristan et de sentimentalité tragique"<sup>21</sup>

## EVA BRAUN

C'est avec Eva Braun qu'Hitler devait finalement se marier, à la veille de sa mort. Selon les biographes, Geli et Eva présentaient certaines ressemblances physiques bien que l'une fut brune (Geli) et l'autre blonde. Mais la relation qu'eut Hitler avec Eva n'eut jamais la même importance que celle qu'il avait eue avec Geli. Cette fois, dit-on, la passion se trouvait du côté d'Eva qui avait quatre ans de moins que Geli. A sa secrétaire, Christa Schroder, Hitler n'avait-il pas déclaré un jour : "Eva est bien gentille, mais de toutes les femmes que j'ai connues, seule Geli aurait pu m'inspirer une passion véritable. Épouser Eva, je n'y songe pas une seconde. La seule femme à laquelle j'aurais pu m'attacher pour la vie, c'est Geli"<sup>22</sup>.

Selon Nerin E. Gun, Eva, qui connaissait l'amour d'Hitler pour Geli, essayait d'imiter celle-ci dans la coiffure et l'habillement et chercha même à adopter certains de ses manières. La volonté d'identification avec Geli était telle que, moins d'un an après la mort de celle-ci, Eva se tirait comme elle une balle dans la nuque. L'année suivante, elle fait une deuxième

tentative de suicide. D'après Hoffmann, "ce fut de cette façon qu'Eva Braun obtint ce qu'elle voulait et devint la chère amie d'Hitler"<sup>23</sup>. Et John Toland note de son côté : "L'accident réussit, là où les supplications avaient échoué"<sup>24</sup>. Pourtant, comme le disent les observateurs, "Hitler finit par aimer sincèrement Eva". Elle "se gagna son affection par sa loyauté, et ce fut en récompense de cette loyauté qu'Hitler céda finalement et épousa Eva Braun la veille de sa mort, après douze ans d'une liaison plus domestique qu'érotique"<sup>25</sup>.

Dans son testament, Hitler déclare lui-même :

*"Alors que je pensais, durant les années de lutte, ne pas pouvoir prendre la responsabilité de me marier, je me suis maintenant décidé, à la fin de ma carrière terrestre, à prendre pour femme la jeune fille qui, pendant des années d'amitié fidèle, est venue spontanément partager mon sort dans la ville presque complètement encerclée. Selon le désir qu'elle a exprimé, elle entrera dans la mort avec moi en qualité d'épouse"<sup>26</sup>.*

Et il continue en disant "je nomme exécuteur testamentaire, mon plus fidèle compagnon du parti, Martin Bormann. Il est habilité à prendre toutes les décisions justes et valides". Bormann, avec un B comme la première lettre de Braun, associé à Eva dans une même fidélité, jusqu'à la mort, au Führer. On peut constater que le nom de Bormann contient l'anagramme de Braun dont il constitue l'équivalent masculin. En intervertissant les lettres on obtient en effet BRONMAN. Tout se passe en tout cas comme si, à force d'attention et de fidélité, Eva Braun avait rendu la lettre B sympathique. Mais cette émancipation par rapport à Geli<sup>27</sup> pourrait n'être en réalité

<sup>23</sup> John Bullock, p. 388.

<sup>24</sup> Idem, p. 366.

<sup>25</sup> John Bullock, p. 390.

<sup>26</sup> Joachim, Fest, p. 449.

<sup>27</sup> Selon John Toland, p. 842 : "Le Maréchal (Goering) n'ignorait pas que son influence sur le Führer avait diminué dans la mesure où celle de Bormann n'avait cessé d'augmenter". Hitler, R. Laffont, 1983.

<sup>21</sup> Idem, pp. 385-386.

<sup>22</sup> John Toland, p. 353.

qu'une régression. On sait qu'Hitler avait un attachement particulier quand il était enfant pour un garçon du nom de Benkieser. C'est même de ce nom qu'il affublait curieusement Stéphanie, la première fille dont il s'était entiché (mais à distance) quand il parlait d'elle, de façon codée, dans ses lettres à son ami Gustl. On notera, mais il s'agit peut-être d'un hasard, que le patronyme d'Eva est déjà présent dans le nom du lieu de naissance d'Hitler : BRAUN(AU) ; ce nom qui éveillait peut-être en lui la nostalgie d'une enfance où il était choyé par sa mère.

## LES CHEFS NAZIS

On fera l'hypothèse qu'une même psychologie s'exprime dans les relations privées et publiques d'Hitler. Elle serait notamment marquée par une méfiance particulière à l'égard des étrangers et une propension à rechercher la sécurité psychologique en s'entourant de personnes qui lui sont proches y compris par les caractéristiques de leur nom.

Un coup d'oeil aux noms les plus connus qui sont associés à celui d'Hitler (Rudolf Hess, l'adorateur que John Toland appelle le deuxième Kubizek, Joseph Goebbels, Herman Goëring, Heinrich Himmler et Hans Frank, l'avocat personnel) montre une certaine récurrence des lettres G et H en début de nom ou de prénom. On dira que ceci est fréquent en Allemagne. Nous suggérons pourtant qu'une des raisons qui a permis à Hitler de faire confiance à ces collaborateurs, qui sont parmi les plus proches, réside dans les particularités de leur nom. Les G de Goebbels et de Goëring renverraient alors aux G d'Angela (la soeur préférée), de Gustave (le frère mort), de Gustl (le plus grand ami) et de Geli (le grand amour de sa vie). Il n'est pas impossible que la proximité des lettres H et G dans l'alphabet ait également joué un rôle. Quant au H, fortement prononcé en allemand, il renverrait au nom-même d'Hitler. On sait qu'Hitler appréciait beaucoup son nom de famille. Il disait volontiers qu'une des raisons de sa réussite politique venait du caractère court, dynamique et facile à

scander de son nom. Mais on peut ajouter que ce nom avait peut-être pour lui une importance d'autant plus grande qu'il le protégeait d'une certaine façon contre l'inquiétude qu'il nourrissait à l'égard de ses origines raciales. On se souvient que le père d'Hitler, Alois, était un enfant illégitime, légitimé tardivement. Hitler lui-même ne fut jamais absolument certain d'être à cent pour cent aryen. Et ce problème le tourmentait tellement qu'il fit faire, notamment par son avocat personnel Hans Frank, plusieurs enquêtes sur cette épineuse question.

Le livre de John Toland possède un index alphabétique important qui comporte plusieurs centaines de noms. Il était intéressant de comparer les premières lettres des noms des personnages les plus importants du régime avec celles des noms des autres personnes citées. Nous avons séparé des autres, toutes les personnes citées au moins vingt fois :

<i>Nom</i>	<i>Prénom</i>	<i>Nbre de fois cité</i>
Blomberg	Werner	29
Bormann	Martin	56
Brauchtisch	Walter	31
Eckart	Kietrich	23
Frank	Hans	23
Goebbels	Joseph	133
Goëring	Herman	161
Guderian	Heinz	20
Halder	Franz	28
Hanfstaengl	Ernst	57
Hanfstaengl	Hélène	21
Hess	Rudolf	47
Heydrich	Reinhard	25
Himmler	Heinrich	82
Hoffmann	Heinrich	28
Jodl	Alfred	43
Junge	Gertraud	24
Kahr	Gustav Ritter	22
Keiter	Wilhelm	59
Morell	Théo	20
Ribbentrop	Joachim	114
Rohm	Ernst	52
Rosenberg	Alfred	37
Schleicher	Kurt	21
Schmidt	Paul	42
Speer	Albert	25
Strasser	Gregor	35
Wiedemann	Fritz	27

Le tableau 1 montre que la proportion des G dans les premières lettres des noms et prénoms des vingt-huit personnes les plus citées est de 10,7 % (N = 56), tandis qu'elle est de 5,6 % (N = 1075) pour les autres personnes. De même, la proportion des H est de 23,2 % dans le premier cas et de 13,2 % dans le deuxième. Au total, la proportion de G et de H est de 37,5 % pour les autres personnes citées au moins cinquante fois (N= 16), de 32,5 % pour celles qui sont citées de vingt à quarante-neuf fois (N = 40) et de 18,9 % pour les autres (N= 1075). Ajoutons que si l'on prend les quatre lettres considérées comme ayant exercé un certain attrait sur Hitler (B, K, G, H), on s'aperçoit qu'elles constituent 50 % des premières lettres des noms et prénoms des personnes citées au moins cinquante fois, alors que les pourcentages sont de 42,5 % pour les personnes citées de vingt à quarante-neuf fois et de 33 % pour les autres personnes.

On ajoutera enfin que pour les vingt-huit personnes les plus citées, le pourcentage moyen de citations est d'autant plus élevé que ces personnes ont les lettres H et/ou G comme première lettre de leur nom et de leur prénom. Celles qui n'ont aucune de ces deux lettres comme première lettre sont citées 41,3 fois (N= 14), celles qui ont, au moins, une de ces deux lettres comme première lettre sont citées 43,7 fois (N = 9), celles qui possèdent les deux lettres, ou deux fois l'une de ces deux lettres sont citées 62,4 fois (N = 5). Les personnes qui ont un zéro ou une fois ces lettres dans leur nom ou leur prénom, quel que soit cette fois l'emplacement des lettres, sont citées 41,6 fois (N= 15), celles qui les ont deux fois, sont citées 44,5 fois (N = 7) et celles qui les ont trois fois le sont 58 fois (N = 6). Mais la personne la plus citée est une personne qui possède les deux lettres "fétiches" (H et G). Il s'agit de Herman Goëring cité 161 fois.

Tableau 1

Proportion des G et des H dans les premières lettres des noms de famille et des prénoms des personnes citées dans le livre de John Toland. En fonction du nombre de fois où ces personnes sont citées.

		G	H	G + H
(1) 50 citations ou plus	Noms N = 8	25	25	50
	Prénoms N = 8	0	25	25
	Total	12,5	25	37,5
(2) 20 à 49 citations	Noms N = 20	5	25	30
	Prénoms N = 20	15	20	25
	Total N = 40	10	22,5	32,5
Total (1) + (2)	Noms N = 28	10,7	25	35,7
	Prénoms N = 28	10,7	21,4	32,1
	Total N = 56	10,7	23,2	33,9
(3) moins de 20 citations	Noms N = 556	5,7	13,6	19,4
	Prénoms N = 518	5,5	12,9	18,4
	Total	5,6	13,3	<u>18,9</u>

Remarque : nous avons exclu du calcul Eva Braun citée 49 fois et Auguste Kubizek 22 fois ainsi que les membres de la famille d'Hitler, les principaux dirigeants de l'ancien régime (le maréchal Hindenburg cité 45 fois...) et les étrangers.

Faut-il le rappeler, Rudolf Hess devient en 1925 le secrétaire particulier d'Adolf Hitler. Il sera désigné par ce dernier comme son dauphin, son second successeur après Goëring. Il n'est pas inintéressant de noter que son nom commence par un H comme celui d'Hitler et que son prénom Rudolf as-

sonne avec celui d'Adolf. Walter Langer<sup>28</sup> rapporte que Rudolf Hess était le seul à tutoyer le Führer et les biographes s'accordent généralement pour dire que celui que l'on avait surnommé "Fraulein Anna" était le compagnon le plus proche de Hitler. Selon J. Brosse, il était peut-être le seul confident, avec A. Kubizek, l'ami d'enfance. Il "s'était créé entre eux un lien d'une nature très particulière que (...) la femme de Hess (...) qualifie de "quasi-magique", d'autres parlent de "fraternité mystique"<sup>29</sup>. Et Brosse continue : "quant à Hanfstaengl, il insiste sur le côté un peu trouble de leurs relations [et] la nature ambiguë des sentiments qu'[Hitler] portait à Hess. Quand Hitler est libéré de prison, laissant Hess prisonnier, il déclare en sortant : "Mon petit Rudlof, mon cher petit Hess, n'est-ce pas affreux de penser qu'il est toujours là-bas ?" Selon Hanfstaengl, il serait inexact "d'affirmer que les relations de Hitler et de Hess étaient contre-nature", mais on peut avancer que leur "attachement mutuel" avait "un caractère des plus équivoques. Ni l'un ni l'autre n'étaient à mon sens tout à fait virils (...). Hitler appartenait, selon moi, à la catégorie des hommes "ni chair ni poisson", c'est à dire ni tout à fait homosexuel, ni tout à fait hétérosexuel"<sup>30</sup>.

On objectera à cette analyse l'absence de toute règle apparente dans l'interprétation. S'agissant de décrire des phénomènes qui empruntent leur logique à l'inconscient, on était pour ainsi dire condamné d'avance à s'accorder toutes les facilités que se donne le discours des rêves. On ne peut demander à l'inconscient d'être cartésien. Mais se priver des ressources d'une "rêverie scientifique" n'est-ce pas se condamner sans appel à négliger tous les phénomènes qui obéissent à la logique des rêves ? Il n'est pas absurde de supposer en tous cas que ceux qui ont le plus de chance d'être soumis au détermi-

nisme linguistique sont peut-être les sujets sociaux, dont les intérêts au double sens du mot, sont les plus liés à la manipulation de la langue. Le risque de remplacer le monde réel par le monde des mots est peut-être fonction du degré auquel chacun est condamné par sa position sociale à faire confiance aux mots pour interpréter et/ou agir sur le monde.

<sup>28</sup> Walter Langer, Psychanalyse d'Adolf Hitler. Denoël, 1973.

<sup>29</sup> René Allean, Hitler et les sociétés secrètes. Paris, 1969.

<sup>30</sup> J. Brosse, Hitler avant Hitler. Essai d'interprétation psychanalytique", Fayard, 1972, p. 340.